



► 10 juillet 2021

ON A VU L'ARTISTE CATALANE, CORROSIVE, SECOUE LE PUBLIC DU FESTIVAL D'AVIGNON ENTRE TRANSE, INSULTES ET CHANT D'AMOUR POUR LE TORERO JUAN BELMONTE

"Liebestod", insupportable et fascinante Angélica Liddell

Olga Bibiloni

On sait à quoi s'attendre quand on se prépare à un rendez-vous avec Angélica Liddell. L'artiste manie la provocation autant que l'ultra sincérité dans une forme de mise à nu nourrie de désespérance, devenue au fil des années et des créations, sa marque de fabrique. Avec *Liebestod* (emprunté à *Tristan und Isolde* de Richard Wagner), *El olor a sangre no se me quita de los ojos* (*L'odeur du sang ne me quitte pas des yeux*), *Juan Belmonte*, texte dont elle est l'auteure, elle poursuit à Avignon sur la ligne de l'auto célébration publique de sa dépression, de sa solitude, de sa douleur, construisant parallèlement un Panthéon au sommet duquel se trouve Rimbaud mais où se croisent aussi Artaud, Baudelaire, Cioran et l'Andalou Juan Belmonte, inventeur de la tauromachie moderne. Si le tueur de toros en ballerines occupe une place importante, c'est néanmoins toujours Angélica Liddell qui est le centre de ce spectacle hanté par la mort ("*Je vis mourante*", proclame-t-elle). Dans une robe de veuve madrilène, elle se livre d'abord à l'une de ses

séances exhibitionnistes auxquelles elle est rompue, avec automutilations, des scarifications en l'occurrence, dont elle met en scène les saignements avec force détails avant de plonger un tissu blanc dans son sexe découvert - un classique de ses spectacles. La voir hurler, vociférer, pleurer, se rouler sur le sol, pourrait faire penser à un remake de *L'Exorciste*, mais non. De très beaux tableaux viennent apporter un autre souffle au monde putride qu'elle dessine : en ouverture, l'image fugace d'un dresseur de chats, puis un simulacre de baptême de vrais bébés (mais qui sont ces parents qui lui confient leurs nourrissons, est-ce bien raisonnable ?), plus tard des bouffées d'encens christiques... Jusqu'à cette danse bavarde entre Angélica et un taureau de carton-pâte, grandeur nature, pour une transe inouïe de force et de violence qui se termine par un monologue interminable, nerveux et exaspérant, dominé par la voix intérieure de l'artiste lui faisant part du prétendu agacement du public à son endroit... Lequel le lui rend bien

avec quelques manifestations d'impatience quand elle le prend à partie, insulte les actrices, les "*techniciens avec des droits*", etc. Usant et abusant de la symbolique espagnole avec rage, oscillant entre la puissance goyesque et les excès d'un catholicisme de village, Angélica Liddell provoque flamme et passions, avec une morgue candide. Rien n'existe autour d'elle, ses compagnons de scène ne sont utilisés que comme éléments de décor, accessoires désincarnés. De quoi à la fois nous fasciner et nous irriter. Comme toujours chez ce monstre de la scène, pour qui le châtement est un mode de vie, l'indifférence une faiblesse. "Liebestod" jusqu'au 14 juillet à l'Opéra Confluence à Avignon, 04 90 14 14 14 ■